L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

Bureaux 72 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS

DIMANCHE MATIN, 6 OCTOBRE.

FEUILLETON.

HUIT JOURS DANS LES DJUNGLES.

—o—

IV

— SUITE. —

La prison.

Les deux policemen emmenèrent le prisonnier et le conduisirent, précédés par le geôlier, dans un corridor sombre et étroit, et percé sur deux murailles épaisses et humides.

Un moulin très marchera de pierre et on atteignit un petit vestibule rond, au centre duquel s'élevait un escalier également de pierre montant en colimaçon. On devait être dans l'une des tours.

Le geôlier, qui tenait à la main une lanterne sourde pour éclairer le prisonnier et les policemen, passa le premier et gravit jusqu'au premier étage. La était un second vestibule semblable au premier.

On monta encore un étage et on se trouva en face d'une grosse porte bardée de fer et garnie d'un véritable arsenal de serrures et de verrous.

Le geôlier ouvrit cette porte, et on introduisit le prisonnier dans une cellule entourée de murailles nues et prenant l'air par une fenêtre étroite, taillée en plein mur et garnie d'une double croix de fer.

Il y avait pour tout ameublement un banc, un amas de paille, une table, un pain et un pot en grès, et pour ornement un anneau de fer scellé dans la muraille, et retenant une chaîne de même métal qui traînait sur les dalles et qui pouvait avoir la longueur de la cellule.

On fit asseoir le prisonnier sur le banc, le geôlier lui passa autour de la cheville de la jambe droite un anneau de fer qu'il attacha avec un vigoureux cadenas. Cet anneau de fer communiquait avec la chaîne dans laquelle il était pris.

Alors on trancha la corde qui retenait les jambes et celle qui liait les mains.

— Vous n'aurez pas pour manger, de l'eau pour boire et de la paille pour dormir, dit le geôlier. Vous n'avez rien à demander?

— Rien qu'une seule chose, répondit le prisonnier. Quand serai-je averti de ma pendaison?

— Quand le shérif viendra vous chercher pour vous conduire à la potence.

— Pas avant?

— Non! On fait toujours ainsi.

— Eh bien! si je suis prévenu deux heures auparavant, je le ferai ma montre, que je te donnerai avant de quitter le cachot. C'est tout ce que j'ai.

— Bien! On fera ce qu'on pourra!

Les policemen et le geôlier quittèrent la cellule. La porte fut refermée.

Demeuré seul, le prisonnier s'étendit sur la paille.

— Allons! dit-il, l'heure de la tranquillité est venue et avec elle l'heure de la vengeance. Encore une nuit à passer et tout sera dit!

V.

Les journaux.

Il était huit heures, et le nombre des invités et des invitées allait arriver chez sir Thomas Hurlbury à était pas encore bien considérable, mais, le gai salon et la grande salle de bal étaient déserts.

Les lampes et les mines, en grande toilette de cérémonie, se tenaient dans le petit salon de lecture, secrète raide, chamarrée et piquée, que prenaient froidement Aurora, Lydia et Nady.

Ce petit salon communiquait avec la salle de jeu. Dans cette salle étaient réunis tous les hommes, gentlemen, officiers et nabobs revenant. Sir Thomas venait de reposer sur la table de whist, après avoir annoncé que sa belle fille, éprouvant un mieux sensible, allait prendre sa part à la fête.

Au moment où huit heures sonnaient, un tigre, à la livrée du gouverneur, entrait dans le petit salon où étaient les trois dames. Il portait un énorme paquet d'imprimés de toutes grandeurs, de toutes épaisseurs et de toutes formes.

— Ah! s'écria Lydia sans pouvoir contenir l'éclat de sa curiosité et de sa satisfaction, voici mes journaux d'Europe! Décidément, c'est la fête ce matin!

— Les journaux! répétèrent les dames avec un même sentiment de curiosité.

— Nous allons avoir les modes, dit Nancy, qui bouderait!

Le tigre traversait le petit salon, se dirigeant vers la salle de jeu. Ce qu'il portait était effectivement une liasse de feuilles anglaises, journaux et gazettes politiques et satiriques de Londres expédiait aux colonies moyennant un port de courrier.

Il fut vers le gouverneur que le nègre se dirigea, mais tombé profondément en présentant l'énorme paquet.

— Ah! dit sir Thomas, le courrier est arrivé. Nous allons savoir des nouvelles. M. de Rouvray ne s'était pas trompé!

Et s'adressant au nègre:

— Qu'a répondu ce paquet à la ville? demanda-t-il.

— Un envoyé de M. le secrétaire de Votre Honneur répondit le nègre en excellent anglais.

— Mais il n'y a que les journaux là; il n'y a pas de lettres. Reprit sir Thomas.

Le nègre ne dit que les lettres étaient arrivé faire une deuxième, reprit le tigre, mais M. le secrétaire n'a pas voulu faire aten de Votre Honneur.

— Quel est le nuivre qui est entré dans le port?

— C'est le *Burgundy!*

— Ah! fit sir Thomas, nous allons revoir sir Peter Cutch!

Le nègre s'inclina encore et se recula jusqu'au chambranle de la porte.

Une anxiété curieuse était peinte sur tous les visages.

— Ces journaux n'apportent que de mauvaises nouvelles! dit sir Arthur avec impatience.

— Qu'y a-t-il? demanda Campbell.

— C'est le *Dody Nery* de Bombay qui annonce la perte de deux vaisseaux de la Compagnie.

— A la suite d'un naufrage! demanda sir Thomas.

— Non, à la suite d'un combat.

— Ah! dit Aurora, je suis certaine qu'il est encore question de ce damné Surcouf, ce maudit Français.

— Damné, pas encore, dit Rouvray en riant. Maudit par exemple, oui! Mais pas encore avec lesquels il triomphe, mais bien, assurément!

— Encore un de vos amis, dit Lydia.

— Pas précisément, je ne le connais même pas.

— Mais vous le défendez!

— Je ne le défends ni ne l'attaque, je le cite qu'il fait.

Et prenant d'autres journaux:

— Deux bâtiments de la Compagnie chargés de poivre, allant de Bombay à Sasco, ont été enlevés sur la côte occidentale de Sumatra par un corsaire français. Où prise que c'est Surcouf.

Et dans la *Gazette de Madras*, continua Rouvray.

— Une corvette de Liverpool, armée de douze canonnades et de six canons, transportant cent et a tonneaux de poudre d'or et venant des Indes d'Afrique, a été attaquée à la hauteur des îles Chagos, et, après un combat acharné, s'apprêtait à se rendre quand un capitaine et presque tout son équipage, elle a été enlevée à l'abordage par les bandits.

— Mais c'est affreux, cela! dit Lydia. Ne peut-on pas donner la chasse à ces corsaires, les prendre et les pendre aux mâts de leurs navires? Car il n'y a pas que ce Surcouf!

— Certes! dit Rouvray. Il y en a d'autres. La preuve, c'est que voici encore l'annonce de la prise de deux navires chargés de riz, dans le golfe du Bengale, à l'embouchure même du Gange.

— Et un navire de café pris au cap Comorin, à six nuits-dix lieues à peine de Colombo! dit Campbell.

— Ah! dit Rouvray, le 6 octobre, un corsaire français, croisant dans le golfe du Bengale, a fait saisir et visiter un navire mère venant de la côte de Malabar et se rendant dans le Gange. Ce navire, n'ayant rien à son bord qui intéressât la Compagnie anglaise, a pu continuer paisiblement sa route.

— Ah! voilà qui est fort! dit Lydia.

— Et qui est juste! dit Rouvray.

— Mais c'est Bravant! dit Aurora. C'est à ne pas s'aventurer sur mer avec ces attaques perfidies.

— Le fait est que ces corsaires pullulent dans les eaux indiennes, dit sir Thomas. Nos côtes sont infestées de ces pirates.

— Et comme ils échappent aux poursuites de nos vaisseaux de guerre! dit sir Arthur.

— Il faudrait organiser une chasse perpétuelle sur les côtes des Indes, fit observer Campbell.

— Cela n'amènerait à rien, répondit sir Thomas. Ils n'attaquaient en pleine mer. Leur repaire est dans les baies et les ports de l'Ile de France et de l'Ile Bourbon. Ils ne conduisent leurs prises, la, ils vont se ravitailler.

— Et ils entre de voleurs que cette Ile de France! dit Nancy.

— Ce qu'il y a de plus fâcheux, ajouta sir Arthur Lake, c'est que nos négociants ne trouvent pas de difficultés à assurer leurs vaisseaux. De là une entrave dans les affaires (1).

— Ah! messieurs! dit sir Thomas, voici, dans le *Times*, une décision prise par les directeurs de notre illustre Compagnie, et qui répond à toutes les objections que vous faisiez relative aux prises des corsaires français.

Et déployant la feuille anglaise:

— Il se trouve qu'ils ont accordés comme récompense à l'équipage de chaque navire qui prendra un corsaire français.

— Très bien, dit sir Arthur.

— Et les jurons!

— Et chaque des Indes promet un sac de roupies (1), soit dix mille livres sterling, à l'équipage du croiseur de Sa Majesté Britannique qui ramènera à Bombay ou à n'importe de quel port, ou de la personne de Surcouf.

— Un sac de roupies, dit Lydia.

— Les dix mille de l'estime haut cet affreux bandit, dit Rouvray, et il est qu'il lui coûte cher, pour mettre un tel prix pour l'avoir.

— Oui, dit sir Thomas, c'est la une mesure excellente.

— Et voici ce qu'ajoute le journal officiel de Calcutta, dit le colonel Campbell:

— Nous apprenons que nous verrons bientôt ce Surcouf, ce trop-célèbre pirate, enfermé dans une cage de fer. On le placera au milieu de la Botanical Garden, où les promeneurs aux bas-côtés de Calcutta come une bête féroce.

— Parfait! — dit Aurora.

— Je voudrais le voir dans cette cage, au Zoological Garden, fit observer Nancy.

— Il faudra faire le voyage, cela en vaut la peine, dit Rouvray d'un ton très sérieux.

Et se tournant vers Lydia:

— Entre votre avis, miss? ajouta-t-il.

— Non, répondit Lydia, je n'ai le vôtre.

— C'est étonnant comme nous avons les mêmes idées, dit un rient Rouvray, seulement, nous ne exprimons différemment.

— Moi, dit sir Thomas, je ne souhaite qu'une chose: c'est de voir entrer dans la rade de Colombo un vaisseau du roi conduisant à sa remorque un navire français.

— Ce qui donnerait à miss Nancy l'agréable ajouta, le dîner pendanson, ajouta Rouvray, car le roi est pressé tout comme pris les armes à la main dont être pendu!

— Ah! si c'était surcouf! dit Nancy.

— Oui, la joie serait complète.

Mais, comme de nombreux invités et d'élégantes ladys étaient leur entrée dans le grand salon et dans la salle de bal.

Le gouverneur et ses filles s'empressèrent d'aller recevoir, en observant strictement les lois de l'étiquette, ou mieux les usages, les personnes qui venaient saluer, ou au devant desquelles ils faisait trois pas.

(1) Cela ne tire rien. Prendant les sommes à Dieu, Tout du Gouvernement et les premières mesures de l'Empire, la Compagnie des Indes subit des pertes sérieuses.

(1) Vingt-cinq milliards francs. Le roupie vaut 2 fr. 50 c.

(1) Dans cet singulaire mille. Frère Surcouf trouve un de ses personnes en s'opposant d'un navire. Il aurait, si rien ne lassait la prisonnière de son trésor et vole de la cage, et il écrivit au journaliste: "Ce ne me tient pas encore!"

A chaque nom d'importance annoncé, sir Thomas regardait autour de lui avec impatience.

— Simone ne descend pas, murmura-t-il enfin à l'oreille d'Aurora.

— Faut-il Pauvoyer chercher? demanda la jeune miss.

— Va la prier de descendre.

— Moi! fit Aurora avec dédain. Oh! très certainement, mon père, vous n'y songez pas. Je vais lui envoyer Jobs. Ici dire que vous l'attendez et qu'elle descende. C'est choquant de se faire désirer ainsi!

Et Aurora, sûrement son père, appela un valet anglais avec un geste impérieux. Elle lui parla bas, puis elle alla saluer une grande dame lourde, sèche, maigre, sucrée et carrée de taille, d'épaule et de visage, qui, vêtue avec un luxe plus qu'inouï, venait de faire son entrée dans le salon.

Le valet avait annoncé:

— Milady Pamela Stowbody!

Sans doute cette femme avait sa place marquée dans la haute société, car son apparition fit évènement parmi les gentlemen et les ladys.

Elle rendit le salut avec un léger signe de tête, à sir Thomas, puis, s'approchant, autour d'elle son regard investigateur braqué derrière un colosse! Aurora:

— Je ne vois pas lady Harry Hurdwar, dit-elle

— Elle va descendre, répondit le gouverneur avec un peu d'embarras; elle souffrait d'une indisposition que plus vive.

— Comme elle souffre chaque fois que vous donnez une fête. C'est la maladie de la *notch* douteuse et atavique. N'est-ce pas, Nancy?

— Je le crois comme vous, milady, répondit la jeune fille avec un mauvais sourire

— Il faut la faire soigner sérieusement, car si elle continuait à se faire un caprice éminemment français, elle indisposera vivement le commodore à son retour, et Harry n'est pas patient.

— Non, répondit dit Aurora.

— Vous dites donc qu'elle va descendre?

— Oui, milady.

— Tant mieux, car j'ai à causer avec elle.

— Ah! fit sir Thomas avec étonnement, vous avez quelque chose à lui communiquer?

— J'ai une nouvelle à lui annoncer, et une nouvelle assez importante, pourvu-t-il lady Pamela Stowbody, pour que j'adjoure la voir. c'est au point que si elle ne pouvait descendre, je montrerais près d'elle.

— Elle descendra, milady, elle descendra! dit vivement le gouverneur.

Lady Pamela lorgnait alors le nabab Sujah Doulah qui, n'ayant prix aucune part à la conversation qu'avaient fait naître les journaux, se promenait solennellement au milieu de la foule brillante.

Elle se pencha vers sir Thomas:

— Pourquoi recevez vous ce nabab? dit elle.

— Parce qu'il peut être utile à la Compagnie, répondit le gouverneur.

— Etes vous sur de lui?

— A peu près.

— A peu près est le mot, mais voulez-vous suivre un bon conseil!

— Oui, milady.

— Eh bien!... — ne le laissez jamais parler seule avec Simone.

— Pourquoi!

— Je vous le dirai plus tard. Seulement, n'ayez pas confiance.

Et regardant encore autour d'elle sans quitter son lorgnon:

— Lady Harry ne vient pas! dit elle.

— Voulez vous que je lui fasse dire de descendre immédiatement!

— Non. Qu'elle descende dans quelques minutes, c'est tout ce qu'il faut. Ce n'est je tiens seulement beaucoup,—continua lady Pamela Stowbody en appuyant fortement sur le mot *beaucoup*, ce à quoi je tiens beaucoup, c'est que lady Harry soit ici, dans ce salon, près de moi, alors que sir Peter Cutch, mon neveu, le commandant du *Burgundy*, fera son entrée.

Sir Thomas regarda curieusement lady Stowbody:

—Pourquoi? demanda t-il.

— Vous le saurez plus tard. Ce qui va arriver est de la dernière importance pour elle et pour vous. C'est pour cela qu'au lieu d'attendre Sir Peter, mon neveu, pour l'amener avec moi, j'ai quitté Colombo immédiatement pour être le avant lui.

Ah dit vivement sir Thomas, la voici! Simone entrait alors dans le salon. Portant avec une élégance aristocratique un costume fort simple, qui contrastait avec le luxe trop épanoui des Anglaises, Simone était charmante. Le pâleur de son teint, la fatigue de ses traits donnaient plus de charmes encore à sa physionomie poétique.

Des murmures admirateurs accueillirent son entrée, au grand dépit des ladys et surtout de ces belles mères, les trois belles mères.

Lady Pamela, lorgnon au lorgnon braqué, semblait attendre Simone de pied ferme comme un adversaire sûr de la victoire.

Simone s'approche de lady Stowbody et lui fit une révérence froide sans prononcer une parole.

Le visage de l'Anglaise s'épanouit subitement.

— Ah! dit-elle, ma chère lady! Que je suis heureuse de vous voir! Jamais vous n'avez été aussi parfaitement belle!

Simone regarda fixement lady Stowbody.

— Vous êtes véritablement adorable, ma chère, — continua Pamela en minaudant. — Votre toilette est ravissante et vous sied à merveille, et la pâleur de votre teint vous donne un cachet cosmique qui s'allie avec les rêveries empreintes sur votre front. Vous êtes si pâle ce soir, que je ne veux pas vous quitter.

— Quel malheur me menace! demanda froidement Simone.

— Un malheur! et pourquoi dire ce vilain mot!

— Parce que vous souriez, et quand vous souriez en me regardant, c'est que vous avez quelque chose de pénible à m'apprendre.

— Ah! Simone! vous me méconnaissez et vous n'êtes pas sensible!

— Je vous connais, et je suis franche!

Les deux femmes s'étaient parlé à voix basse et elles seules avaient pu s'entendre.

— Je veux vaincre votre antipathie pour moi, répriti lady Stowbody, et comme je ne la mérite pas, j'y parviendrai.

Un mouvement se fit dans le salon: c'étaient les *Bavadères* qui venaient d'entrer dans la salle de bal, et la fête, la *notch*, allait commencer.

(A continuer.)

Liste des Lettres.

Nlle-Orléans, 6 octobre 1867.

Les bureaux sont ouverts tous les jours, pendant la semaine, de 8 heures du matin à 4 heures de l'après midi, et le dimanche de 9 h. à midi.

A

Alaimo Giuseppe — Avenel A — Aldera Angelo
Antoine J — Adoe P — Augustin D

B

Brassini A — Barnac Ignazio — Barnac Giacomo
Barnac Gaetano — Barbe Xav. Mme — Barbe
Bauchard pour Dubis — Bernard Jean — Bernard Georges
Dubis — Bogie Martin — Bernard Stephen
Bernard — Bogarre L B — Bernard Jean
Berthal J M — Beauce A exandre — Bienvenu notaire
Bourgeois Legal — Bidard — Bidard J M
Bienvenu A — Bienvenue A Mme — Bouet A Mme
Bourda Hon — Boucher M — Bouvier Ed
Bulgaro Mme — Bouter — E Mme — Bonnevaux Jean
Boudrea Seraphin — Bonneau Pierre — Bonneau Normand
Bonnet P A — B J B — Bouvier
Bastillo J M le — Buck Julio

C

Cislverie J — Carano Antonio — Castellanos H C
Ca ulick Harlep — Cassecuerlan — Cattier Jules Dr
Cambaf Charles — Cadet — Chaters R U
Cambas C Pierre — Caesar F — Cheval Paul
Cheelen H Mme — Lacroix Philippe — Cornay Pierre
Christina Antoine — Cotton Frank — Cooper W B
Cour L Mme — Cornet courtier — Courvoisier Louis

D

Davenier R Mlle — Daron C — David G W R
Dalief Jos — Davis A gusta — Danhoux Theo
De Marcus C — Dacosta Joseph — Dartz Jean
Dauny y A L Mme De Reilly A — Dugay Artolfeta
De Flaux B Mme — Dominique — De Rosey C
De Adam Joseph — Delahaye F A — Delbin J M
Dumas Felix — Dubreuil Alphonse — Dimone Calog
Di Simone Giuseppe — Dannunzes Eulalie — pero
Duplessis C F — Dumont R — Dupiat Pierre
D le Antoni — Dabot P & Co — Dubant Joseph
Dussaze, capt

E

Ebo Cretin — Etcherry Caap.

F

Frau à Edmond — Faddi Giuseppe — Faddo Francesco
Ferraris B — Dacosta Joseph — Fetes Eu
Ferry E gene — Ferre C Rev — Fouve Vve Marius
Fortin M L — Fortin M an — Fortin J L
Fontail Vve H — Fontin Vanni — Fontail J Mlle

G

Garbini Pietro — Gaulet F B — Grandpré J Mme
Gagon à frère — Gr S Jos — Garfunkel
Girardan Salvatore — Gomez — Marianno Pedro J Mlle
Guillaud Louis — Guinard

H

Havanne régt — Henry E Mlle — Henard Nicolas
Houbaut Hypolite

I J

Jaquina F — Innocenti Giovanni — Jourdan A Mlle
Jaulerat E Mme

L

Lasalle J — Lauder Vve Mme
Lagoin Jean — Lacaxa Antonine
Landy Clément — Labarre F V
Le Fort — Lebrunch Charlotte
Levie C A — Lebanc Paul
Leontine Mlle — Levy Marie
Lebaut Eugène — Lavaudan L A
Luquet Andre

M

Mathieu J A Dr — Mainvie W — Massé Tadio
Martinez J — Marechal Antoine — Maurisson Grégo
Maurice L — Martel — Martel Louis Co
Mainoury Joseph — Mannon Antoine
Mouton — Mouton — Maurout P
Meunier M — Medelan
Mojet J A — Mouton
Moulinier J L — M de Adalo Mlle
Moulinier J L — M poiner T

P

Parque Joseph — Paquet G — Payment Eusène
Parks Victor — Pegue Antoine — Pegnot Victor
Pelton Mme — Pittari F — Pinoto Giosami
Pupol Benoit

Q

Quilin

R

Raiquestat — Raymond E — Rambles Gaetano
Régo Victor — Remond Gustave — Regan
Ed bel Pedro — Rodriguez Manuel — Rodriguez Alfred
Rose et Vve Mme — Rousseau Antoine — R de Manuel
Roche Eugène — Robinet J A

S

Santana Joseph — Saux Bertrand — Samuel Abraham
St Aubin — Stefano H — Sabatier A
Savage Paul — Sa Thomas — Sa Jos Ag
Seiles Rose Mlle — Sessbre Mme — Seiglaire J E
Seine Pierre — Sevre Jean H — Sejbel Tadc
Seiner J Mme

T

Terraza Jules — Théaut Mme — Tinchant J & Co
Tissot P — Turcotte — Turcotte C S

V

Vega O — Vallon Jules — Verdibuel Giovanni
Verret J — Vassie J — Vaillemet M Jose phine
Vogt J A.

W

Wagan Abide — Webre V — Willms J F

Z

Zwitanich N.

R. W. TALIAFERRO,
Maître de Poste.

CONSULAT DE FRANCE.
Avis Mensuel—Octobre 1867.

Sont invitées à se présenter à ce consulat, pour affaires qui les intéressent, les personnes dont les noms suivent: ou, en cas de décès ou d'absence, leurs amis ou connaissances sont priés d'en donner avis au consulat.

A

A Lebert J J — Adet Philippe — Lacoscogne Laurent

B

Bernard Augustine Mme — Mollard Pierre — Bernard Dé moure — Bernard Dé moure — Bernard Dé moure